HAL
open science

Les Nuées du fantasme

Tony Gheeraert

To cite this version:

Tony Gheeraert. Les Nuées du fantasme. Le Parcours du comparant. Pour une histoire littéraire des métaphores, 2013, Mont-Saint-Aignan, France. pp.361-388. hal-02058277

HAL Id: hal-02058277

https://hal.science/hal-02058277v1

Submitted on 7 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Les nuées du fantasme[1] ». Vapeurs et nuages d'Augustin à Port-Royal

Il est des lieux qui inspirent. Les grands ciels normands à la Boudin, tourmentés ou moutonnants, tour à tour cléments et lourds de menaces, tantôt sombres, tantôt transparents, m'ont-ils sussuré le sujet du présent exposé? Qui peut le dire? Mais les nuages ne règnent pas seulement en chatoyants souverains sur les grands espaces de notre région: par définition protéiforme, malléable, changeant à l'infini, le nuage se prête à toutes les réappropriations, toutes les variations, et bien sûr toutes les comparaisons, du nuage de sauterelles au nuage de lait, du nuage de tulle à celui qu'on « pellette » au Canada, où un pelletteux de nuages désigne, péjorativement, un individu plein d'idées mais dépourvu de sens pratique[2]. Les informaticiens, jamais à court d'inventivité verbale, mettent aujourd'hui les ordinateurs dans les nuages (*cloud computing*) et nous invitent à naviguer sur le web en cliquant sur les « nuages de tags ».

De quoi le nuage est-il le nom ? Si la structure physique de cet insaisissable objet est bien sûr restée la même à travers les âges, sa perception a évolué; le rêveur qui lève aujourd'hui les yeux pour contempler de mobiles chimères dans « les nuages, qui passent, là bas, les merveilleux nuages », *voit-il* le même ciel que son ancêtre, le paresseux médiéval ou l'*otiosus* antique? Anne Vial-Logeay et Xavier Bonnier nous donnent aujourd'hui l'occasion de mener plus loin l'enquête, sans nous contenter d'une simple analyse des motifs de type thématique.

Le nuage, notait récemment Baldine Saint-Girons, est frappé de négativité en Occident. « On le situe du côté de l'obscur, de l'insaisissable, de l'inconsistant; il paraît une émanation de la nuit, un obstacle à la saisie de l'essence, un leurre pour la raison. »[3] Les peintres anciens dédaignaient les nuages, comme le montre Damish dans l'ouvrage indispensable qu'il consacre à cette notion: non que les nuées aient jamais été absentes des oeuvres picturales, mais elles ne constituaient qu'un simple outil, estime le critique, qui considère même que les nuages sont comme l'impensé de la peinture ancienne. Ni « les cieux chargés d'orage » de Ruysdael, ni les « nuées d'aurore » de Claude Lorrain « n'ébranleront [...] l'ordre représentatif consacré[4] ». Les artistes se désintéressaient de cet objet méprisé, et les écrivains se contentaient le plus souvent d'un symbolisme simple, estime de son côté Anouchka Vasak[5], auteur d'un livre sur la place des climats et de la météorologie dans l'histoire des idées à partir de l'époque romantique : au temps où Chateaubriand invoque, dans *René,* les « orages désirés »,

> le nuage, est encore largement pris dans un réseau symbolique issu de l'idéalisme chrétien. Il renvoie alors [...] à l'offuscation de la vérité […]. Mais progressivement le nuage, objet par nature indéfini, se trouve affecté d'une charge positive.[6]

Toujours selon Anouchka Vasak, c'est dans les premières années du XIXe siècle en effet que le regard sur le nuage se transforme. Le Romantisme marque de ce point de vue une « rupture dans l'histoire des représentations » du nuage[7]. L'avènement de la science météorologique, marquée en particulier par les

---

[1] « *Nubila fantasmatum* » (Augustin d'Hippone, *De la Trinité*, livre VIII, chap. 2).

[2] Fred Vargas use volontiers de cette image pour qualifier le protagoniste de ses romans policiers, le commissaire Adamsberg.

[3] Baldine Saint-Girons, « Les nuages dans la peinture chinoise et occidentale », *in Nues, Nuées, Nuages. XIVe entretiens de La Garenne Lemot*, sous la direction de Jackie Pigeaud, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 201.

[4] Hubert Damish, *Théorie du nuage. Pour une histoire de la peinture*, Paris, Editions du Seuil, 1972, p. 254.

[5] Anouchka Vasak, *Météorologies. Discours sur le ciel et le climat, des Lumières au romantisme*, Paris, Honoré Champion, « Les dix-huitièmes siècles », 2007, p. 377.

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*, p. 301.

travaux de Luke Howard *De la Modification des nuages* (*Of Modification of clouds* date de 1803), aussi bien que le goût du pittoresque, érigent enfin le nuage en objet esthétique à part entière. Cette réhabilitation des masses vaporeuses est attestée en peinture par les toiles brumeuses de Caspar-David Friedrich et de Turner, au point qu'on peut parler d'une « invasion de nuages[8] » ; celle-ci se prolonge, au milieu du siècle, au point que Ruskin réduit la peinture de son temps au « service des nuages ». « La nébulosité, le 'nuagisme' (*cloudiness*), interroge Damish, n'est-il pas le trait distinctif du paysage 'moderne'[9] ? ». Les écrivains emboîtent le pas des artistes: Goethe, informé des travaux des savants, composa une *Forme des nuages d'après Howard* ainsi qu'une *Esquisse d'une théorie météorologique*, et renouvela dans son œuvre, à partir de ce point de vue scientifique, la perception des vapeurs du ciel[10]; en France, Baudelaire, dont le poète-albatros est assimilé à un « prince des nuées », institue les « merveilleux nuages » comme symbole d'une modernité définie comme art du « transitoire, du fugitif, du contingent[11]. »

Du discrédit à l'idéalisation[12]: il ne s'agit pas ici, dans le bref temps qui nous est imparti, de remettre en cause cette histoire, trop rapidement brossée, du comparant nuage. Il s'agit encore moins de contester les analyses documentées, stimulantes et convaincantes d'Anouchka Vasak. Nous nous proposons seulement de nous demander si la rupture qu'elle constate à l'orée du Romantisme est aussi franche et tranchée qu'elle le suggère. Les siècles anciens, du fait en particulier de leur allégeance à la symbolique chrétienne, et plus généralement d'une conception prétendument pauvre et strictement mimétique de la métaphore[13], sont-ils condamnés à entretenir un rapport simpliste au monde des nuées ? Nous nous proposons ici de reparcourir brièvement l'histoire chrétienne du nuage afin de montrer que cette lecture ne rend pas justice à la complexité du motif, ni à la richesse des utilisations métaphoriques auxquelles se prête la nuée dans son essentielle malléabilité, y compris au cours des siècles anciens qui nous intéressent plus particulièrement. C'est cette plasticité, voire cette réversibilité des valeurs du /nuage/ (pour écrire comme Damish), d'Augustin à Port-Royal, sur lesquels je souhaiterais donner un rapide éclairage. Le cas de Port-Royal est d'autant plus intéressant pour le cas qui nous occupe, que les logiciens du monastère ont tenu un discours de méfiance à l'égard de la métaphore, soupçonnée de perturber la transitivité du signe, de manifester la virtuosité complaisante du poète, et d'allécher inutilement les sens. En réalité, leur rapport à la métaphore et aux images est loin d'être aussi unilatéralement négatif qu'a pu le penser, par exemple, Jean Rousset[14].

Nous verrons qu'en fait, si les Solitaires de la vallée de Chevreuse sont effectivement moins prompts que leurs adversaires jésuites à s'émerveiller devant les mille nuances des exhalaisons impalpables,

---

[8] *Ibid.*, p. 305.

[9] H. Damish, *Théorie du* nuage, *op. cit.*, p. 257.

[10] Voir A. Vasak, *Météorologies*, *op. cit.*, p. 306 et 318. Damish parle de « convergence objective qui s'observe, au début du XIXe siècle, entre les travaux des météorologues et certaines productions poétiques ou picturales », *Théorie du nuage*, p. 268.

[11] Charles Baudelaire, « Le Peintre de la vie moderne », IV, *in Œuvres complètes de Charles Baudelaire*, Calmann-Lévy, 1885, III, « L'art romantique », p. 68-72.

[12] C'est à partir de cette date en effet, note Anouchka Vasak, que le nuage cesse d'être « nécessairement absent du paysage idéalisé », *Météorologies*, *op. cit.*, p. 301.

[13] A. Vasak reprend à son compte les analyses d'un article célèbre de Molino, Soublin et Tamine : « Problèmes de la métaphore », *in Langages*, 54, juin 1979. « La métaphore, l'image et le symbole », écrivaient les stylisticiens, n'étaient, avant le Romantisme, que « le résultat d'une simple association d'idées ».

[14] « La querelle de la métaphore », *in L'Intérieur et l'extérieur. Essais sur la poésie et sur le théâtre au XVIIe siècle*, éditions José Corti, 1968, p. 62. Voir aussi, également de Jean Rousset, « La poésie baroque au temps de Malherbe : la métaphore », *in XVIIe siècle*, 31, 1956, p. 353-370. Rousset s'est montré sensible, en revanche, à la richesse chatoyante des nuages chez les jésuites de l'époque baroque : « Pas de méditation romantique […] ; ni retour sur la solitude de l'homme, ni invitation au 'recueillement' baudelairien. Tout cède à l'émerveillement du spectacle, dont ils retiennent d'une part l'éclat, le faste scintillant, le déploiement décoratif, multipliant les allusions à la parure, aux dorures, au vêtement d'apparat et aux atours (pierreries, livrées, tapisserie…) ; d'autre part, l'évanescence, les incessantes et fuyantes mutations », *in Circé et le paon*, *La Littérature de l'âge baroque en France*, Paris, José Corti, 1954, p. 130.

l'image nuageuse, érigée en catégorie théologico-littéraire, occupe une place centrale dans leur spiritualité. Pour en saisir la portée, il conviendra là encore de parcourir l'histoire du comparant : étant donné la dette des port-royalistes à l'égard de l'évêque d'Hippone, c'est par rapport à la tradition augustinienne qu'il conviendra de situer la métaphore nébuleuse telle qu'elle apparaît dans leurs œuvres, au terme d'un trajet qui part de Platon et Plotin, et que jalonnent les Pères médiévaux. Je limiterai ici l'étude à quelques occurrences des termes nuages, nues et nuées dans les lettres de direction de Saint-Cyran[15], dans la traduction port-royaliste de la Bible, immense monument dirigé par Isaac-Louis Le Maistre de Sacy, confesseur des Solitaires, et enfin dans la poésie des Messieurs. La métaphore nuageuse apparaît en effet fréquemment dans les vers du même Sacy, qui traduisit les *hymnes* de l'Église[16] et composa entre autres un *Poème sur l'Eucharistie*[17], et de son oncle Robert Arnauld d'Andilly, frère de la Mère Angélique et du « Grand Arnauld », auteur d'un *Poème sur la vie de Jésus-Christ* et de *Stances sur diverses vérités chrétiennes*[18].

Hantise du « grand midi »

Le mépris qui pèse sur les nuages, et qu'évoque avec justesse Baldine Saint-Girons, procède d'une ancienne tradition, qui pourrait remonter à Platon, et qui valorise la lumière au détriment de l'ombre. Il se pourrait même, plus profondément, qu'elle corresponde à une postulation profonde de l'imaginaire. Philippe Sellier a montré par exemple combien les analyses d'anthropologie structurale de Gilbert Durand étaient opératoires, s'agissant aussi bien de saint Augustin, qui subit une forte influence du courant platonicien, que de Pascal[19]. Les écrivains de Port-Royal se caractérisent, d'une façon générale, par un imaginaire héroïque et diaïrétique, foncièrement binaire, traversé par des rêveries de royauté, d'ascension et de transparence[20]. On ne saurait toutefois justifier la dialectique des nuées et de la lumière à Port-Royal par la seule référence à une postulation universelle de l'imagination. Si les analyses de Durand ou de Bachelard pointent une sensibilité qui peut être transhistorique ou transculturelle, elles échouent à bien saisir la spécificité de ces images, lorsqu'elles surgissent dans un contexte déterminé. Dans le cas qui nous occupe, les métaphores nuageuses sont tributaires d'une doctrine théologique élaborée par saint Augustin, celle de « l'illumation[21] », que l'évêque d'Hippone emprunte à Plotin pour désigner la connaissance rationnelle : « La sagesse [...] est comme la lumière ineffable et incompréhensible des

---

[15] Nous utiliserons en particulier ici la sélection retenue par Arnauld d'Andilly (*Instructions chrétiennes tirées par M. Arnaud d'Andilly des deux volumes de lettres de Me Jean du Verger de Haurane*, Paris, Pierre Le Petit, 1672, 2 vol).

[16] Lemaistre de Sacy, Louis-Isaac, *L'Office de l'Église et de la Vierge en latin et en français, contenant l'Office de la Vierge [..] les Oraisons de l'Église [...] plusieurs prières tirées de l'Écriture sainte et des saints Pères et les hymnes traduites en vers*, [ouvrage autrement appelé : *Heures de Port-Royal*], Paris, Pierre Le Petit, 1650.

[17] Lemaistre de Sacy, Louis-Isaac, *Poème contenant la tradition de l'Église sur le Très-Saint Sacrement de l'Eucharistie*, Paris, Guillaume Desprez, 1695. Sacy composa aussi un *Poème de saint Prosper contre les ingrats, où la doctrine catholique de la grâce est excellemment expliquée et soutenue contre les erreurs des pélagiens et des semipélagiens, traduit en français en vers et en prose*, Paris, veuve M. Durand, 1647.

[18] Les œuvres poétiques d'Arnauld d'Andilly sont regroupées au premier tome de ses *Œuvres diverses*, Paris, Pierre Le Petit, 1675, 3 vol.

[19] Voir en particulier son *Pascal et saint Augustin* [1970], Paris, Albin Michel, « Bibliothèque de l'humanité », 1995, et la série d'articles qu'il a consacrés à cette question dans *Port-Royal et la littérature I. Pascal*, Paris, Champion, « Lumière classique », 1999.

[20] Voir Philippe Sellier, « L'ascension et la chute », *in Chroniques de Port-Royal*, 20-21, 1972, p. 116-126.

[21] Sur cette notion, voir Athanase Sage, « La dialectique de l'illumination », *in Recherches augustiniennes. Hommage au R. P. Fulbert Cayré*, Paris, Études augustiniennes, 1962, vol. 2, p. 111-123, et François-Joseph Thonnard, « La notion de lumière en philosophie augustinienne », *ibid*., p. 125-175. Voir aussi R. Jolivet, *Dieu, Soleil des esprits, ou la doctrine augustinienne de l'illumination*, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1934, p. 150-153. Voir aussi Carol Harrison, *Beauty and Revelation*, Oxford University Press, 1992, p. 146-148, « Illumination ».

intelligences. Notre lumière ordinaire peut, en une certaine mesure, nous en donner l'idée[22] », explique Augustin qui inverse audacieusement les termes de la comparaison traditionnelle et fait de Dieu, au sens propre, la seule lumière, celle du monde n'en étant que la figure. L'âme parvient, grâce à l'influence illuminatrice de Dieu, à recréer en elle un reflet dégradé du divin. L'être humain reçoit un rayon de ce lointain éclat. Cette thèse centrale dans la gnoséologie augustinienne lui permet de conserver la conception platonicienne des Idées sans s'encombrer de la délicate théorie des réminiscences. De son amour pour l'éclat de l'astre solaire tel qu'il resplendissait sur son Afrique natale, l'auteur des *Confessions* tire ainsi une « notion philosophique[23] », et bâtit une mystique de la lumière incréée qu'il développe en particulier dans plusieurs chapitres de son ouvrage *De la Trinité*. Il y explique que l'esprit de l'homme, conçu à l'image de Dieu, a vocation à refléter la divinité trinitaire ; les fils d'Adam participent à la divinité du « père des clartés » à la manière d'un *speculum*[24] dans lequel vient se réfléchir la clarté intelligible :

> Car la Sagesse éternelle et immuable, Sagesse non pas créée, mais engendrée, se communique aux créatures spirituelles et rationnelles de même qu'aux âmes saintes [Sagesse 7, 27], afin qu'éclairées elles puissent luire: il se produit alors en elles une sorte d'illumination de la raison, que nous pouvons concevoir comme étant cette création de lumière, lorsque Dieu dit: *Que la lumière soit*! [25]

Dès lors, chez l'évêque d'Hippone, le jeu de la lumière, des ombres et des nuages devient bien davantage qu'un outil pédagogique : ces métaphores sont ici des images qui pensent, comme Daniel Arasse se plaisait à dire naguère que la peinture « pensait[26] ». Aussi convient-il d'accorder toute son importance à cette thématique récurrente dans une œuvre où, littéralement, elle « fait sens ». Les épiphanies divines ne sauraient ainsi être que débauche de lumière : lors de la Transfiguration, « Le Seigneur Jésus en personne devint resplendissant comme le soleil », écrit par exemple le père latin[27]. Cette doctrine augustinienne de l'illumination va exercer une immense influence sur les Pères médiévaux, qui reprendront à leur compte non seulement cette théorie de la connaissance, mais aussi les images de lumière et d'ombre à travers lesquelles cette théorie s'exprime[28]. Voilà la lumière, aussi bien que les « nuages », entraînés dans un long parcours du comparant qui fixera pour des siècles leur polarisation.

---

[22] « *Sapienti[a] [...] lux est quaedam ineffabilis et incomprehensibilis mentium. Lux ista vulgaris nos doceat quantum potest, quomodo se illud habeat* », *Soliloques*, I, XIII, 23. Étienne Gilson écrit à propos de la doctrine de l'illumination : « Elle suppose [...] que, comme le soleil est la source de la lumière corporelle qui rend visibles les choses, Dieu soit la source de la lumière spirituelle qui rend les sciences intelligibles à la pensée. Dieu est donc à notre pensée ce que le soleil est à notre vue ; comme le soleil est source de la lumière, Dieu est source de la vérité (*Introduction à l'étude de saint Augustin*, Paris, Vrin, 1987, p. 104).

[23] François-Joseph Thonnard, « La notion de lumière en philosophie augustinienne », art. cit., p. 132.

[24] *La Trinité*, XV, X, 19.

[25] « *Cum enim aeterna illa et incommutabilis, quae non est facta, sed genita sapientia, in spiritales atque rationales creaturas sicut in animas sanctas se transfert, ut inluminate lucere possint, fit in eis quaedam luculentae rationis adfectio, quae potest accipi facta lux, cum diceret Deus: fiat lux* [...] », *La Genèse au sens littéral*, I, XVII, 32. Voir aussi *ibid.*, IV, XXI, 38; *Confessions*, XII, XIII, 3; XII, X, 6; et surtout *De la peine due aux péchés et de leur rémission*, I, XXV, 38 (« *Si rationem ipsam qua humana anima rationalis appellatur [...] illuminationem voluit [Johannes] appellare, tanquam interioris oculi creationem, non resistendum est* »). Comme l'écrit F.-J. Thonnard : « La lumière spirituelle substantielle qui désigne les anges pourrait aussi se dire de notre âme humaine, du moins en sa partie mentale ou intellectuelle. Saint Augustin l'insinue, en donnant pour la création de l'ange et de notre âme une même explication, ou par la matière spirituelle, tirée du néant puis informée par l'illumination divine, ou en concédant qu'on peut dire que notre âme est créée, quand elle est illuminée par le Verbe, selon le mot de saint Jean : '*erat lux vera quae illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*' », art. cit., p. 132.

[26] *Histoires de peintures* [2004], Paris, Gallimard, « Folio-Essais », 2006.

[27] « Sermon 78 sur la Transfiguration », chap 2.

[28] « Le problème de l'illumination divine est de ceux sur lesquels tous les grands philosophes médiévaux de l'époque classique ont pris position […]. C'est ce qu'ont enseigné tous les docteurs qui ont abordé le problème : S.

La tradition des Pères aussi bien que l'influence directe de saint Augustin explique que les écrivains port-royalistes soient à leur tour tributaires de cette doctrine, non seulement au titre de la gnoséologie qu'ils professent, mais aussi pour sa richesse littéraire. Les poètes évoquent avec plaisir l'illumination de l'âme irradiée par Dieu : il « lance de[s] rayons pour [nous] illuminer[29] », il est « Ce soleil de justice illuminant [nos] yeux[30] » ; l'Esprit-Saint est celui « qui règn[e] dans [le] cœur, et [les] sens illumin[e][31] », écrit d'Andilly dans un vers qui signifie que notre intelligence, pour pouvoir atteindre la vérité atemporelle, doit jouir d'une participation intime à la Vérité conçue comme action illuminatrice.

Cette théorie de l'illumination s'intègre dans une économie de la Chute et de la Rédemption: la corruption du cœur provoque, selon Augustin, un affadissement du reflet divin dans l'esprit, qui correspond à une perte de la forme divine (*deformatio*). Celle-ci entraîne un obscurcissement de la raison définie comme miroir de la lumière de Dieu. L'image divine n'a pas disparu, elle est dissimulée, comme le reflet brouillé d'un visage dans une glace enfumée, ou comme la lumière solaire voilée de lourdes nuées. En vertu de cette doctrine de l'illumination, l'image du nuage, chez Augustin comme à Port-Royal, se charge de désigner les obstacles de toute nature qui s'opposent à l'irradiation du scintillement céleste. Saint Augustin stigmatise ainsi dans les *Confessions* le « nuage infernal de la débauche[32] ». La colère, péché mortel, est également une nuée sombre voilant l'éclat divin : « La lumière véritable est donc celle de la justice et de la sagesse ; l'esprit cesse de la voir lorsque le trouble de la colère l'offusque comme d'un nuage, et c'est alors que le soleil se couche sur la colère.[33] » Mais surtout, c'est la raison désormais corrompue de l'homme qui constitue le principal nuage, dans la mesure où il fait obstacle à la pleine appréhension de Dieu. Du divin, nous pouvons recevoir des intuitions fugitives, mais dès qu'on tente de définir ou de comprendre sa nature, l'intelligence dépravée des hommes accumule des masses nuageuses qui masquent ce qu'elle espérait mieux saisir. Ainsi, lorsque saint Augustin aborde, dans *La Trinité*, la notion de Dieu lumière, c'est pour prévenir aussitôt que la raison est un nuage qui vient perturber notre fugitive intuition du divin :

> Car il est écrit, « que Dieu est lumière (*I Jean, I, 5*) »; non une lumière comme celle que nous voyons des yeux du corps, mais comme ton coeu r la voit, quand tu entends dire : C'est la vérité. Ne cherche pas à savoir ce que c'est que la vérité; car aussitôt les ombres des images corporelles et les nuages des vains fantômes s'élèveront et troubleront la lueur sereine qui t'a d'abord frappée, quand j'ai prononcé ce mot : vérité. Reste donc, si tu le peux, sous l'impression de ce rapide éclair qui luit à tes yeux, quand on dit : vérité.[34]

À treize siècles de distance, les écrivains de Port-Royal donnent au nuage les mêmes valeurs négatives que le docteur de la grâce. Pascal exprime par cette image l'enténèbrement de l'être : « j'ai mes brouillards […] au-dedans de moi[35] ». Ainsi les sens, qui subjuguent désormais la raison, alors qu'ils lui étaient soumis à l'état prélapsaire, sont ainsi autant de « nuages » masquant le soleil de l'entendement ; sans le péché en effet, « Nous aurions sur nos sens vu régner la raison / Comme au point du midi on voit

---

Augustin, S. Anselme, S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, Duns Scot. On pourrait aisément allonger la liste […] », écrit Etienne Gilson (« Sur quelques difficultés de l'illumination augustinienne », *Revue néo-scolastique de philosophie*, 1934, vol. 36, n° 41, p. 321).

[29] Robert Arnauld d'Andilly, *Poème sur la vie de Jésus-Christ, op. cit.*, strophe 26.

[30] Robert Arnauld d'Andilly, *Stances sur diverses vérités chrétiennes, op. cit.*, strophe 101, "De la mort des justes".

[31] *Ibid.*, 1.

[32] « *Candoremque eius obnubilabam de Tartaro libidinis* », *Confessions*, III, 1.

[33] « *Est ergo lumen verum iustitia atque sapientia, quod desinit mens videre, cum perturbatione iracundiae fuerit tamquam nubilo superata: et tunc quasi occidit sol super iracundiam hominis* », *Sermons*, 75, 5.

[34] *De la Trinité*, livre VIII, chap. 2 : « *Hoc enim scriptum est: Quoniam Deus lux est ; non quomodo isti oculi vident, sed quomodo videt cor, cum audit: Veritas est. Noli quaerere quid sit veritas; statim enim se opponent caligines imaginum corporalium et nubila phantasmatum, et perturbabunt serenitatem, quae primo ictu diluxit tibi, cum dicerem: Veritas. Ecce in ipso primo ictu quo velut coruscatione perstringeris, cum dicitur: Veritas, mane si potes* ».

[35] Blaise Pascal, *Pensées*, édition et classement de Philippe Sellier, Paris, Bordas, « Classiques Garnier », 1992, fr. 461.

sur l'horizon / Le monarque du jour régner sur les nuages[36] ». Chez Sacy, dont la poésie est souvent plus exigeante voire plus technique encore que chez d'Andilly, l'entendement du pécheur, déchu de la lumière divine, cesse d'être un miroir lumineux : « L'esprit, de la lumière ayant perdu l'usage / Est tout environné d'un ténébreux nuage[37] ». Ces poètes théologiens, nourris d'augustinisme, sont aussi des moralistes qui voient également dans les passions autant de vapeurs fuligineuses, mais toujours en lien avec l'illumination augustinienne. Ainsi, pour le chrétien qui s'éparpille dans les faux plaisirs du monde et s'attache à d'autres biens qu'à Dieu, explique d'Andilly, « La vérité n'est plus le soleil qu'elle suit ; /Un nuage le couvre[38] ». L'erreur est également pour lui une nuée, comme celle qui voila un moment à Saint-Pierre le mystère de la Résurrection : « Disciple, quel nuage offusque ta pensée, / De mettre ton Sauveur au rang des autres morts[39] ? ». Le moi, dont Pascal disait qu'il était haïssable, est aussi un nuage : celui de l'écrivain religieux vient en effet s'interposer entre l'inspiration divine et les mots qu'il écrit. L'intrusion de la subjectivité vient brouiller sous sa plume la pureté de la parole divine à la manière d'une nuée dans un ciel d'azur, ou de la trace laissée par un souffle sur un verre, comme l'explique Saint-Cyran : « le moindre nuage qui se trouve dans notre cœur se répandra sur notre papier, comme une mauvaise haleine qui ternit toute la glace d'un miroir[40] ». Les amis de Port-Royal, si souvent amenés à soutenir des controverses avec leurs adversaires jésuites, tiennent les thèses de ces derniers pour des nuages que Dieu dissipera : « Mais la sagesse éternelle saura bien renverser vos desseins, elle saura bien dissiper les ténèbres et les nuages que vous opposez à la lumière[41] ». La mort enfin, en particulier la *mors improvisa* tant redoutée dans les siècles anciens, car elle ne laissait pas le temps de recevoir viatique et ultimes sacrements, arrive

> Comme au plus beau des mois, dans un jour sans nuage
> On voit un tourbillon s'élever dans les airs,
> Qui suivi coup sur coup de foudres et d'éclairs,
> Renverse les moissons par un soudain orage.[42]

Dieu, dans le secret de ses desseins, se réserve toutefois de restaurer son image opacifiée dans l'esprit du pécheur. La grâce du Christ, dispensée gratuitement aux élus, reforme l'âme déformée, et rétablit ce miroir où se réfléchit la gloire de la divinité. Aussi prend-elle volontiers sous la plume d'Augustin la forme d'un rayon lumineux. « Sous ses rayons je conserverai ma blancheur », fait-il dire à la Vierge dans le « Sermon sur l'annonciation », au moment où l'Ange Gabriel voit resplendir en elle la plénitude de la grâce[43]. Chez d'Andilly, la grâce est décrite comme un rayon solaire qui pénètre la matière et l'illumine[44]. La *reformatio* est décrite comme une dissipation des nuages, comme l'explique d'Andilly dans un dizain intitulé « La piété dissipe les nuages de l'esprit » :

> Lorsque nous concevons l'amour du Dieu vivant
> Son heureuse splendeur comme un soleil levant
> Dissipe de l'erreur les trompeuses images
> Et notre âme devient comme ce ciel d'azur
> Qui sans obscurité, sans trouble, et sans nuages

---

[36] Arnauld d'Andilly, *Poème sur la vie de Jésus-Christ*, 4.
[37] Lemaistre de Sacy, *Poème de Saint Prosper*, III, p. 99.
[38] Arnauld d'andilly, *Stances sur diverses vérités chrétiennes*, 236.
[39] Arnauld d'Andilly, *Poème sur la vie de Jésus-Christ*, LXIII.
[40] Propos rapportés par Claude Lancelot, *Mémoires touchant la vie de Monsieur Saint-Cyran, par M. Lancelot. Pour servir d'éclaircissement à l'histoire de Port-Royal*, Cologne, Aux dépens de la Compagnie, 1738, vol. 1, p. 131.
[41] Guillaume Le Roy, *Lettre au Père Adam jésuite*, Paris, 1651. Texte édité dans Tony Gheeraert, *Le Chant de la grâce*, Paris, Honoré Champion, « Lumière classique », 2003.
[42] Arnauld d'Andilly, *Stances sur diverses vérités chrétiennes*, 100.
[43] Augustin d'Hippone, *Cinquième sermon sur le propre temps*, chapitre 4.
[44] Voir ses *Stances sur diverses vérités chrétiennes*, 127 et son *Poème sur la vie de Jésus-Christ*, 78.

Brille de toutes parts d'un feu luisant et pur.[45]

L'image est, comme souvent dans la poésie de l'aîné des Arnauld, empruntée à Saint-Cyran qui écrivait : « Il ne faut qu'avoir marché un peu dans la voie étroite pour voir devant soi les lumières qui dissipent les nuages[46]. » Dans cette variation libre sur un thème liturgique, le poète comme le directeur spirituel se montrent fidèles à la doctrine de l'*illuminatio* conçue comme retour à la transparence et purification des taches qui troublaient l'image de Dieu ; la rénovation intérieure est ainsi lustration du miroir spirituel auquel est rendue sa puissance réflexive[47]. Les âmes converties, explique Saint-Cyran, « nonobstant les nuages que forment leurs chutes elles arriveront enfin à ce grand midi qui détruira non seulement toutes leurs ténèbres, mais jusqu'à leurs moindres ombres[48] ».

Mais, quelle que lumineuse que soit dès maintenant l'action salvifique de la grâce, c'est au dernier jour, lors du Second Avènement du Christ, que triomphera définitivement le « soleil de justice[49] » dans un grand midi débarrassé de toute trace de nébulosité. Arnauld d'Andilly attend avec impatience la vision béatifique :

Quand serons-nous dans ce Ciel glorieux,
Où l'éternel flambeau, sans crainte d'un nuage,
De ses divins rayons éclairera nos yeux[50].

Sacy aspire peut-être davantage encore à « cet unique jour / Sans aube, sans couchant, sans déclin sans nuage[51] ». Cette victoire finale de la lumière sur les nuées est un thème récurrent, voire obsédant dans sa poésie. La dernière strophe du *Poème sur l'Eucharistie* est caractéristique de cette aspiration à la visibilité parfaite qui domine toute son œuvre: « Qu'enfin ta splendeur sans nuage / Nous éclaire tous dans les cieux[52] ». Sacy, qui attend « ce grand midi qui ne finit jamais[53] », est hanté par l'azur. Son élève surdoué, Racine, met de même dans la bouche d'une compagne d'Esther la même attente ardente, exprimée avec la même image et inspirée par un semblable embrasement du regard:

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché ?
Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?[54]

La physique d'Augustin confirme et explique cette conception généralement négative de la nuée: à la faveur d'une réflexion sur la création du ciel dans la *Genèse*, l'évêque d'Hippone, tout en reprenant à son compte les analyses des *Météorologiques* d'Aristote[55], ajoute que les régions intermédiaires où se développent les nuées sont le royaume du diable et la demeure des démons.

Si donc ces esprits de malice sont dans le ciel, ce n'est pas dans le ciel où brillent les astres qui y sont placés avec tant d'ordre et où demeurent les anges, mais dans la sombre habitation de cette basse atmosphère où s'épaississent les nuages, et dont il est écrit : « Il couvre le ciel de nuées ». Là aussi volent

[45] *Poème sur la vie de Jésus-Christ*, 152.
[46] *Instructions chrétiennes, op. cit.*, I, II, LII, n° 943, p. 199.
[47] Voir Augustin d'Hippone, *La Trinité*, XIV, XVI, 22.
[48] *Instructions chrétiennes, op. cit.*, I, I, LXX, n° 415, p. 129.
[49] La formule, qui vient de Malachie, est récurrente : Arnauld d'Andilly, *Poème sur la vie de Jésus-Christ*, 4 ; Saint-Cyran, *Maximes saintes et chrétiennes*, Paris, J. Le Mire, quatrième édition, 1678, 239.
[50] Robert Arnauld d'Andilly, *Stances sur diverses vérités chrétiennes*, 180.
[51] Lemaistre de Sacy, « hymne pour les vêpres de la fête de sainte Madeleine », *in Heures de Port-Royal*, p. 523.
[52] Lemaistre de Sacy, *Poème sur le très saint Sacrement de l'Eucharistie*, strophe 154.
[53] *Ibid.*
[54] Jean Racine, *Esther*, II, 9, v. 744-747.
[55] Aristote, *Météorologiques*, livre III.

> les oiseaux, et on les appelle : « Les oiseaux du ciel ». C'est donc dans ce ciel inférieur et non point dans la sereine tranquillité du ciel supérieur qu'habitent ces esprits de malice contre qui il nous est commandé de lutter, pour mériter, après avoir vaincu les mauvais anges, d'être associés au bonheur éternel des bons anges.[56]

Les *nubes*, et plus encore *les caligines*[57] sont marqués du signe de Caïn. Ces nuées n'ont rien, dans ces textes, de pittoresque, de coloré ni de joyeux ; bien que formé, pour Augustin comme pour le Stagirite, à partir d'une condensation de vapeur, le nuage ne se rattache pas chez lui à l'imaginaire de l'eau, mais à celui des ténèbres. On chercherait en vain, dans cette brume, un paysage euphorique composé de vapeurs aux mille nuances : c'est le solide et le plein qui dominent ; les nuées sont uniformément sombres et opaques, sculpturales, quasi tactiles. Pour d'Andilly comme pour son maître Augustin, les nuages sont le partage des régions infernales :

> l'enfer, par sa noire vapeur,
> Répand en ton esprit le trouble de la peur,
> Pour te faire égarer dans ta sainte carrière :
> Ses nuages [...] feront l'air épaissir[58].

Seule la paix nous préserve du royaume infernal des nuages, et nous hisse sur l'Olympe conçu comme lieu de la maîtrise des passions :

> Cette paix de l'esprit qui malgré tant d'orages
> Qu'excite le démon par ses tentations,
> Nous tient dedans le calme, et met nos passions,
> Ainsi que sur l'Olympe, au-dessus des nuages.[59]

Ce premier sondage paraît confirmer l'intuition de Baldine Saint-Girons et la thèse d'Anouchka Vasak : pendant de longs siècles, et même de longs millénaires, la grande tradition chrétienne fut traversée par une rêverie du grand midi, par une attente de cette heure où toutes les ombres s'aboliront, où toutes les brumes se dissiperont. Ces occurrences, massives, attestent au moins la permanence, soulignée par Baldine Saint-Girons, d'une configuration qu'on pourrait dire platonicienne, qui voit dans les nuées une menace pour la vérité conçue comme solaire. Toutefois, il n'est pas certain que cette bipolarisation soit le dernier mot de la tradition chrétienne ; il arrive que le nuage se colore de valeurs plus complexes, moins dysphoriques.

Le miroir et l'énigme

Cette dialectique précédemment évoquée de la lumière divine et des ombres nuageuses n'est simpliste qu'en apparence. L'astre du jour est plus ambigu qu'il ne semble : certes, il représente le Dieu invisible dans la symbolique dionysienne et, à ce titre, il est promesse de béatitude. Son Fils est *Lumen de lumine*. En elle-même, cette lumière est bonne, mais pour nous, dans l'état de péché où nous sommes réduits, elle nous est désormais inutile, voire nuisible : le péché ne s'est pas contenté d'obscurcir notre raison, il a aussi affaibli notre regard qui ne supporte plus l'éclat du soleil divin. Il ne nous est plus donné de contempler Dieu face à face en ce monde, non parce qu'il s'est retiré ou « caché » dans un ciel

---

[56] « Pour la veillée de Pâques », *Sermons*, CCXXII, IV, « Les esprits des ténèbres ».
[57] Sur les nuances de sens entre les différentes manières de désigner les nuages en latin, voir Etienne Wolf, « Quelques emplois de *nebula*, *nimbus*, *nubes* et de leurs dérivés », *Nues, nuées, nuages*, *op. cit.*, p. 97-101.
[58] Arnauld d'Andilly, *Stances sur diverses vérités chrétiennes*, 23.
[59] Arnauld d'Andilly, *Stances sur diverses vérités chrétiennes*, 148.

inaccessible, comme le prétendait naguère Lucien Goldmann[60], mais parce que son scintillement nous aveugle. La clarté divine est désormais dangereuse et mortifère. Elle met nos crimes en pleine lumière :

Liber scriptus proferetur, *In quo totum continetur,* *Unde mundus judicetur.* *Judex ergo cum sedebit,* *Quicquid latet apparebit,* *Nil inultum remanebit.*	Dieu découvrant des cœurs la nuit la plus profonde, Fera lire en ce livre ouvert à tout le monde L'adorable équité de ses arrêts divers: Il fera voir à nu les noirs replis des âmes; Et produisant au jour tous leurs *crimes infâmes*, Confondra leur malice aux yeux de l'univers.[61]

Le « Vrai Soleil » éblouirait l'homme déchu qui n'a plus que de « faibles paupières[62] ». Lorsque l'entrevue terrible aura lieu au dernier jour, elle sera vécue comme un foudroiement jupitérien :

Quel trouble en tous les cœurs quand ce juge sévère
Lançant de toutes parts les traits de sa colère
Sur un trône de feu paraîtra dans les airs ?

interroge Sacy dans sa paraphrase du *Dies irae*[63]. Chez d'Andilly, « l'astre du jour[64] » est aussi un feu destructeur qui évapore les humeurs vitales, comparable en ceci au Juge sévère qui accable l'homme coupable et le condamne au trépas éternel:

Pécheur, ne crains-tu point le jour épouvantable,
Où JESUS glorieux paraissant dans les airs
Sur un globe de feu, de foudres, et d'éclairs,
Sera pour les méchants un juge inexorable ?[65]

Le Soleil est à la fois principe d'une transparence qui pénètre la matière et l'illumine, mais aussi source aveuglante d'un éblouissement insoutenable : son « éclat est trop grand pour ces oiseaux funèbres » que sont les pécheurs[66]. Le Dieu Soleil finit par apparaître comme desséchant, destructeur et incendiaire.

C'est en fait l'infirmité à laquelle nous condamne le péché qui nous rend incapables de la vision béatifique, et si Dieu se retire et se dissimule (« *Vere tu es Deus absconditus*[67] »), ce n'est pas pour nous châtier mais pour nous protéger de sa propre illumination, hors de proportion désormais avec nos forces défaillantes. Telle est l'infinie bonté de la Providence de Dieu : nous l'avons délaissée en péchant, et lui, pourtant, se refuse à nous délaisser totalement. Pour ne pas tromper notre liberté, certes, il nous laisse la responsabilité de nos fautes : il ne veut pas nous contraindre en nous rendant une vue à laquelle nous avons délibérément renoncé, mais condescend à celer en partie sa gloire sous la demi-ténèbre de la nuée,

[60] Voir son ouvrage devenu classique : *Le Dieu caché. Etude sur la vision tragique dans les* Pensées *de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard, 1955.
[61] Sacy, « Prose pour les morts », in *Heures de Port-Royal*, *op. cit.*, p. 555.
[62] Lemaistre de Sacy, *Enluminures du fameux almanach intitulé Déroute et confusion du jansénisme*, s. l. 1654, VIIIe Enluminure, v. 672-678.
[63] Lemaistre de Sacy, *Heures de Port-Royal*, *op. cit.*, p. 553 *sqq*.
[64] Arnauld d'Andilly, *Stances pour Jésus-Christ*, 22 ; *Poème sur la vie de Jésus-Christ*, 33 ; *Stances sur la vie de Jésus-Christ*, 19.
[65] Arnauld d'Andilly, *Stances sur diverses vérités chrétiennes*, 103.
[66] *Poème sur la vie de Jésus-Christ*, 72.
[67] Isaïe, 45, 15 ; Pascal traduit : « Véritablement tu es un Dieu caché » (Lettre 4 à Charlotte de Roannez, *in Œuvres complètes*, éd. Henri Gouhier et Louis Lafuma, Paris, Le Seuil, 1963, p. 266).

de manière à se laisser deviner tout en préservant nos yeux débiles de son éclat solaire trop vif. Sacy expose dans son interprétation du *Cantique des cantiques*[68] les vertus du nuage divin :

> Mais comment [l'homme] est-il déchu de cette justice, et a-t-il défiguré l'image de Dieu en lui ? C'a été lorsque le soleil a dardé ses rayons ardents sur lui. Jésus-Christ nous donne lui-même l'éclaircissement de cet endroit [Grégoire de Nysse, Genèse, 2, 16], lorsque [Matth 13 5 6; Marc 4 4 6] proposant aux peuples la parabole de celui qui sème, il déclare que la semence qui était tombée au milieu des pierres, fut brûlée par le soleil, à cause que la terre où elle était n'avait point de profondeur. Et en expliquant aussitôt cette parabole, il témoigne que le soleil dont il parle nous marque la tentation : *Hi radices non habent... et in tempore tentationis recedunt*. C'a été donc la tentation qui a fait déchoir les hommes de la beauté de cette divine ressemblance, qu'ils avaient reçue dans leur origine. C'est-là, selon saint Grégoire de Nysse, ce soleil si pernicieux à l'homme que Dieu ne met point à couvert de son ardeur comme sous la nuée de son Esprit Saint : *hic est sol laedens, quando ejus non arcetut a nube spiritus*.

Par une surprenante inversion, à partir d'une référence à la parabole du Semeur, l'Esprit-Saint lui-même est assimilé à une nuée qui protège l'humanité pécheresse de l'éclat insupportable des « rayons ardents ». En attendant le choc de la rencontre avec la transcendance radicale, « apocalypse » au sens étymologique de Révélation ultime, Dieu a caché ses mystères dans la nuée, le brouillard et le clair-obscur, afin de ne pas nous éblouir. Le nœud de ce renversement est paulinien : l'Apôtre enseignait en effet dans la première épître aux Corinthiens que « Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir, et en des énigmes ; mais alors nous verrons Dieu face à face[69] ». La confrontation directe avec la transcendance est refoulée dans un au-delà auquel nous n'accédons ici-bas qu'indirectement. Port-Royal ne méconnaît pas l'importance de ce verset, que Jean Racine traduit ainsi :

> Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres;
> Mais Dieu, sans voiles et sans ombres,
> Nous éclairera dans les cieux.[70]

Ces « énigmes sombres » sont foncièrement ambiguës : la Providence de Dieu est assez puissante, et assez bienveillante, pour tirer le bien du mal : la nuée, d'essence diabolique, devient mode d'accès au divin ; les nuages, habituellement associés à l'erreur, au péché et aux sens, peuvent être récupérés dans le plan céleste, et convertis en adjuvants de la foi. Ils sont investis d'une positivité relative et constituent un prisme : ils ne nous donneront sans doute pas la vision béatifique, qui nous est désormais interdite, mais nous permettront de nous hisser tant bien que mal, au travers des ombres diaphanes et du clair-obscur, jusqu'aux portes du ciel.

Dieu accepte ainsi de s'abaisser et de se proportionner à notre faiblesse : cette doctrine de l'*accommodatio*, dont on peut trouver des traces chez saint Paul[71], a été développée par saint Augustin et reprise par saint Thomas qui explique que dans cette vie, la Révélation ne se fait jamais « sans voiles[72] ». Aussi, le « jour faible[73] » auquel le pécheur est réduit depuis la Faute devient-il paradoxalement sa seule chance de retrouver le chemin qui mène à Dieu.

Les significations du nuage, envisagé jusqu'ici comme diabolique, s'inversent alors : la nuée revêt des valeurs positives ; elle garantit et prémunit. Si la Bible connaît les nuages lourds et menaçants[74], elle nous

---

[68] *Le Cantique des cantiques traduits en français*, avec une explication tirée des saints Pères et des auteurs ecclésiastiques, Paris, Guillaume Desprez et Guillaume Cavelier, 1745, p. 51-52.
[69] 1 *Cor.*, 13, 12.
[70] Cantique I « À la louange de la charité », *in Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 457.
[71] *Hébr.*, 10, 20 ; 11, 1 ; 2 *Cor*. 5-7 : « Parce que nous marchons vers [le Christ] par la foi, et que nous n'en jouissons pas encore par la claire vue ».
[72] « *Sine velaminibus* ». Voir la *Somme théologique*, I, q. 12 en entier.
[73] Lemaistre de Sacy, « Hymne pour les laudes de la fête de sainte Madeleine », *in Heures de Port-Royal*, p. 523.
[74] *Ézéchiel*, 30, 3.

fait aussi deviner Dieu dans une nuée[75]. Aussi Lemaistre de Sacy, si souvent animé d'une rêverie de transparence, accepte-t-il la nécessité du clair-obscur nuageux qui seul peut nous permettre d'entrevoir le divin, entre la clarté trop éblouissante du vrai soleil et le faux brillant trompeur de la raison. C'est l'image du nuage de la foi, propre à atténuer la violence solaire, qui préside à l'échantillon de théologie versifiée que nous offre Sacy dans les vers suivants, inspirés là encore de saint Paul :

> Foi qui du vrai soleil l'éclat adoucissant
> Voiles au faible esprit son rayon trop perçant
> Pour ouvrir le cœur humble à son feu salutaire;
> Je renonce au faux jour qui conduit à l'erreur:
> Et, dans ta route et sombre et claire,
> Je te prends pour étoile, et Dieu pour conducteur.[76]

De la même façon, la pénombre d'un ciel couvert n'est jamais seulement négative dans la poésie d'Arnauld d'Andilly : dysphorique en tant qu'elle est absence de lumière, elle est positive en ce qu'elle est trace, *vestige* de la présence de Dieu. Ce n'est que dans la brume et les nuages que la Divinité se laisse entrevoir, « Un nuage le couvre[77] ».

D'autres réseaux d'images viennent compléter celui de la nue protectrice. Si Dieu peut être nuage, c'est que celui-ci dispense une pluie fécondante et qu'il est, à ce titre, source de vie. Salomon écrivait dans les *Proverbes* : « C'est par sa sagesse que les eaux des abîmes se sont débordées, et que les nuées en s'épaississant forment la rosée ». Sacy commente ainsi :

> C'est elle [la Sagesse de Dieu] qui épaissit les vapeurs qui s'élèvent en haut; qui en forme les nuées, qui en fait tomber les pluies qui rendent la terre féconde en toute sorte de fruits. Les saints Pères néanmoins nous apprennent qu'il y a encore dans ces paroles un sens plus spirituel […] « C'est par sa sagesse que les eaux des abîmes se sont débordées », lorsque les hommes apostoliques, et les saints Pères qui les ont suivis, sont devenus « des sources » et des fontaines qui ont arrosé les âmes, et « des nuées divines » qui ont répandu sur elles cette rosée de grâce, et cette pluie volontaire, qui descend du ciel et qui remonte jusqu'au ciel[78].

La grâce si souvent assimilée aux rayons du soleil, se fait ici ondée vivifiante : la notion théologique, dont on connaît l'enjeu à Port-Royal, fait l'objet de métaphorisations diverses et en apparence incompatibles, mais qui prennent sens par rapport au contexte dans lequel ces images concurrentes s'inscrivent. Ces systèmes d'images contradictoires permettent d'approcher, mieux qu'un discours rationnel trop respectueux du principe de non-contradiction, un Dieu qui n'est pas celui des philosophes et des savants, et qui excède la faible logique des hommes. L'image poétique, dans son ambiguïté même, n'est ni insignifiante ni incohérente : réconciliant les incompatibles, elle dépasse les limites de la simple raison et fait exploser le cadre étroit de la pensée conceptuelle.

La spiritualité du Dieu caché professée par Port-Royal ne plonge donc pas nos auteurs dans une angoisse tragique. S'ils rêvent de clarté, ils savent en effet que la semi-obscurité brumeuse ou nuageuse où ils se trouvent plongés convient à leur état d'aveuglement. Dieu se cache et dissimule sa gloire non pour punir le pécheur, mais parce que le nuage est devenu la seule forme possible de la Révélation, et la condition de possibilité de toute vision spirituelle en ce monde. C'est ainsi que, sans solution de continuité logique, mais non sans paradoxe, le nuage ainsi envisagé sous ses aspects bénéfiques en vient à désigner Dieu lui-même, qu'un moine anonyme anglais du XIVe siècle influencé par saint Denys

---

[75] *Exode* 19, 9; 24, 15-18.
[76] *Poème sur le très saint Sacrement de l'Eucharistie*, *op. cit.*, 23.
[77] Arnauld d'Andilly, *Stances sur diverses vérités chrétiennes*, 236.
[78] *Les Proverbes de Salomon traduits en français, avec une explication tirée des saints Pères et des auteurs ecclésiastiques*, Paris, Guillaume Desprez, 1695, chapitre III, verset 19, p. 70-71.

désignait déjà comme « nuage d'inconnaissance » (*The Cloud of unknowing*). Dieu n'est pas seulement caché au-delà des nuages, par-delà lesquels il se laisse entrevoir : il *est* la nuée.

« Dieu dans ce nuage »

Le psalmiste se plaît à envisager Yavhé au milieu des nuages du Ciel : « Vous qui montez sur les nuées, et qui marchez sur les ailes du vent ». Sacy ne néglige pas de commenter ces versets dont l'imagerie pourrait laisser perplexe :

> Comme notre esprit est accoutumé à ne voir que par les sens, et que les idées qu'il se forme sont presque toutes sensibles et corporelles, le Prophète s'abaissant à sa portée, lui représente le Seigneur comme tout *environné d'une lumière* éclatante qui lui tient lieu de vêtement [...]. *Les nuées*, continue-t-il, *sont comme le char du Seigneur*, et les vents comme *ses ailes*; ce qui est une expression métaphorique qui nous fait comprendre d'une manière beaucoup moins digne de la nature si élevée de cet Esprit souverain et infini, que proportionnée à la faiblesse du nôtre, cette pénétration et cette activité toute divine et ineffable par laquelle le Seigneur est présent partout, gouverne tout, prévoit et pourvoit à toutes choses en même temps. Car il n'y a point de mouvement qui soit plus prompt que celui des vents et celui des nuées[79].

Le prophète s'abaisse et se met à la portée de son auditoire : c'est une fois de plus par rapport à la doctrine de l'*accommodatio* que Sacy justifie cette image d'allure incongrue. L'image biblique du nuage divin revêt en fait une signification telle dans la spiritualité port-royaliste qu'elle y occupe une place éminente et en vient à désigner l'Etre infini lui-même, en tant qu'il se révèle à nous selon ces modalités énigmatiques dont parlait saint Paul. L'image du nuage se retrouve ainsi utilisée pour désigner, d'abord, la présence réelle de Dieu au sein du mystère eucharistique, objet d'une adoration perpétuelle des moniales :

> Jésus nous cache son visage.
> Mais, tout invisible qu'il est,
> Il fait bien voir, quand il lui plaît,
> Que lui seul est dans ce nuage.[80]

Visible et invisible tout ensemble, la transcendance se donne et se dérobe dans le pain et le vin de la communion. C'est encore l'image de la nuée qui s'impose à Sacy lorsqu'il entreprend de traduire le cantique de saint Thomas consacré au Saint-Sacrement. La métaphore s'y trouve introduite alors qu'elle est absente de l'original latin :

Adoro te devote, latens Deitas, Quae sub his figuris vere latitas: Tibi se cor meum totum subjicit, Quia te contemplans, totum deficit.	Je t'adore, ô grand Dieu, présent dans ce *nuage*, Qui cache les rayons de ta vive clarté; Mon cœur te contemplant en cette *obscurité*, Plein d'un profond respect, t'offre son humble hommage.[81]

L'infini de la divinité nuageuse se livre ainsi à la charité respectueuse du chrétien dans la finitude des espèces eucharistiques.

C'est ensuite l'Incarnation qui est conçue comme un nuage, ainsi que l'envisage Sacy dans son commentaire du psaume 17 (« Il a abaissé les cieux, et est descendu, un nuage obscur est sous ses pieds[82] ») :

---

[79] *Les Psaumes de David traduits en français*, Paris, Guillaume Desprez, commentaire du psaume 103, versets 1-5, tome II, p. 598.
[80] Lemaistre de Sacy, *Poème sur le très saint Sacrement de l'Eucharistie*, *op. cit.*, 74.
[81] Lemaistre de Sacy, « Cantique de saint Thomas pour le Saint-Sacrement », *in Heures de Port-Royal*, p. 48.

> Mais disons aussi, que lors même que *Dieu* daigne *descendre* vers nous afin de nous faire sentir sa présence, et qu'il semble *abaisser les cieux* vers notre bassesse, il est encore pour nous comme enveloppé *d'un nuage obscur*, qui dérobe sa lumière à notre vue. Nous ne le voyons ici-bas, dit le grand Apôtre, que comme en énigme. A peine *est-il descendu* vers nous pour nous communiquer quelques rayons de sa vérité, qu'il *prend son vol* aussitôt, et *s'élève au-dessus des Chrérubins*, où il se renferme dans la profondeur impénétrable de sa sagesse; *posuit tenebras latibulum suum*. C'est ainsi que le Fils de Dieu ayant *abaissé les cieux*, pour *descendre* parmi nous par l'humilité inconcevable de son Incarnation, où sa sainte humanité lui tenait lieu de ce *nuage obscur* qui cachait sa divinité à nos yeux, il est remonté ensuite et s'est caché dans le sein du Père, qui est à l'égard des hommes cette retraite obscure et impénétrable à tous leurs esprits dont il est parlé aussitôt après.[83]

On reconnaît ici la spiritualité de l'abaissement caractéristique de la tradition bérullienne et de l'Ecole française à laquelle Port-Royal est par bien des côtés redevable[84]. Les théologiens appellent cet anéantissement *exinanition* ou *kénose* ; ce mot est issu du grec *kénos*, vide, et signifie que le Christ fait homme s'est comme vidé de sa gloire divine. La chair constitue donc un nuage dans lequel la gloire de Dieu se rend quasi-invisible et se dissimule. L'image de la nuée pour désigner le mystère du Dieu fait homme est récurrente sous la plume du bibliste. Il y revient lorsqu'il explique le 2e verset du psaume 96 (« Une nuée est autour de lui, et l'obscurité l'environne[85] ») :

> Ce que le prophète dit ici du règne de Dieu par rapport aux grandes merveilles qu'il avait faites en faveur de son peuple, il l'entend aussi certainement, comme saint Paul le déclare, du règne du Fils de Dieu, lequel étant par sa nature divine comme *environné d'une nuée et d'obscurité à notre égard*, a *établi* parmi nous *son trône* par *la justice* et *le jugement* qu'il a exercés, qu'il exerce encore tous les jours, et qu'il exercera d'une manière beaucoup plus éclatante à la fin du monde, comme Sauveur du monde et comme juge des hommes. Mais nous pouvons bien entendre aussi par cette *nuée*, l'humanité sainte dont il s'est volontairement revêtu par son Incarnation, puisque la faiblesse de notre nature était véritablement comme une nuée, et comme une obscurité très sombre, sous laquelle était caché le Dieu de gloire. Cette nuée obscure a été et sera une occasion de scandale pour les impies, que l'orgueil aveugle, et empêche de découvrir par la foi la sagesse très profonde de celui qui pour guérir de ce même orgueil a *obscurci* en quelque façon sa lumière, s'est fait pauvre, et s'est anéanti sous la forme d'un esclave. Mais les vrais fidèles et les humbles percent cette nuée, et comprenant le mystère de ces ténèbres adorables de l'Incarnation du Fils de Dieu, ils s'abaissent infiniment dans la vue de ces abaissements tout divins et inconcevables de Jésus-Christ.[86]

Le nuage vétérotestamentaire est ici interprété comme une métaphore (une « figure ») à travers laquelle David, auteur des *Psaumes*, pressentait l'abaissement du Christ lors de sa venue, caché aux yeux des hommes par un corps qui le masque à la façon d'une nuée.

Le Verbe s'est fait chair : mais, de la même manière, il s'est fait texte. Après l'Eucharistie et l'Incarnation, la Bible est à son tour décrite comme un « nuage » divin. De même que Dieu, en se faisant homme, condescend à s'anéantir pour venir nous chercher jusque dans notre misérable condition mortelle, de même, il s'abaisse à se révéler à nous dans le Livre qu'il nous confie, sous une forme imparfaite mais adaptée à notre impuissance : la fulgurance d'un langage idéalement adéquat à son objet infini resterait en effet opaque au pécheur soumis aux lois des sens et de la temporalité, et sourd à la voix du Maître intérieur. Ainsi s'explique le recours aux figures poétiques et « charnelles ». Les figures ornent,

---

[82] Psaume 17, verset 11 (le texte latin porte : « *et caligo sub pedibus ejus* »).
[83] *Les Psaumes de David traduits en français, op. cit.*, t. 1, p. 153.
[84] Sur la situation de Port-Royal dans ce courant, voir Yves Krumenacker, *L'École française de spiritualité. Des mystiques, des fondateurs, des courants et leurs interprètes*, Paris, Cerf, 1998.
[85] « *Nubes, et caligo in circuitu ejus* », *ibid*, psaume 96, verset 2, p. 512.
[86] *Ibid.*, p. 515.

opacifient, couvrent la vérité pure, mais elles ne la voilent que pour mieux la mesurer aux yeux malades des chrétiens. L'évêque d'Hippone explique en effet que le poète divin utilise des images concrètes « par une heureuse adaptation à la modeste intelligence humaine[87] ». « Les divines Écritures, écrit-il encore, pour nous élever du sens terrestre et humain jusqu'au divin et céleste, ont condescendu à ce langage qui est d'usage familier même entre les gens les plus incultes »[88].
L'affirmation paulinienne selon laquelle nous voyons ici-bas Dieu « en énigme » renvoie sans aucun doute, toujours selon l'évêque d'Hippone, aux tropes qui désignent de façon détournée le divin :

> [...] Quant aux mots suivants, « *en énigme* », ils sont inintelligibles à tous les illettrés qui ignorent la théorie des figures de rhétorique ou, comme disent les Grecs, des tropes, mot qui est passé de leur langue dans la nôtre.[89]

Port-Royal connaît bien cette théorie qui fait de la Bible un texte en clair-obscur. Dans la préface du *Cantique des cantiques*, Pierre Thomas du Fossé applique précisément à la littérature religieuse la doctrine augustinienne de l'*accommodatio*, qui seule peut rendre raison de cette audacieuse allégorie des noces du Christ et de son Église:

> Mais disons de plus, que le Saint-Esprit s'abaissant en quelque façon à la portée de l'intelligence des hommes, leur parle dans ce cantique d'une manière humaine, pour se faire mieux entendre à eux, comme saint Paul inspiré de lui le disait sur un semblable sujet à quelques fidèles: *humanum dico, propter infirmitatem carnis vestrae*: je vous parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair[90]. Car l'homme étant devenu par le péché animal et charnel, comme dit le même apôtre, il n'est plus capable par lui-même des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu[91]. Ainsi il est nécessaire en quelque sorte, que Dieu s'abaisse jusqu'à ce qui tombe sous ses sens, pour se faire entendre à lui, et pour l'élever ensuite jusqu'aux choses de l'esprit. [92]

Tropes et figures apparaissent comme les modalités de cet art du détour à travers lequel Dieu se fait indirectement connaître. La Bible est ainsi, si l'on peut dire, une « Incarnation verbale » de l'être divin, et son mode de révélation est, dans les deux cas, celui du nuage. Les Ecritures, disent par exemple les approbateurs du *Cantique des Cantiques* traduit par Sacy (ce sont des proches de Port-Royal) un « nuage de prophéties. » Sacy expose cette thèse à l'occasion de son commentaire du psaume 98, verset 8 (« Le Seigneur leur parlait au milieu de la colonne de nuée ») :

---

[87] « *Accommodatissime* [...] *ad humilem humanam intelligentiam* », *Quatre-vingt-trois questions diverses*, question 52. Saint Thomas évoque aussi cette accommodation dans la *Somme théologique*, 1 q. 1 art. 9 : « La doctrine sacrée use [des métaphores] par nécessité et dans un but utilitaire » (traduction des éditions du Cerf, Paris, 1984, t. I, p. 162).

[88] « *Divinae Scripturae a terreno et humano sensu ad divinum et coelestem nos erigentes, usque ad ea verba descenderunt, quibus inter se stultissimorum etiam utitur consuetudo* », *Quatre-vingt-trois questions diverses*, question 52. C'est pourquoi la Bible, continue l'évêque d'Hippone, parle des passions de Dieu (colère, vengeance). Saint Augustin, en défendant l'interprétation métaphorique de ces expressions, choisit une voie moyenne: il s'oppose à la fois à Origène (qui arguait que Dieu, être impassible, n'était pas comme les hommes soumis aux passions) et à Lactance (qui prenait les expressions au pied de la lettre et prétendait que Dieu avait mille raisons de se mettre en colère contre les hommes).

[89] « *Quia vero addidit, 'in aenigmate' ; multis hoc incognitum est qui eas litteras nesciunt, in quibus est doctrina quaedam de locutionum modis, quos Graeci tropos vocant, eoque graeco vocabulo etiam nos utimur pro latino* », *La Trinité*, XV, IX, 15.

[90] *Rom*., 6, 19.

[91] « Or l'homme animal n'est point capable des choses qui sont de l'Esprit de Dieu; elles lui paraissent une folie, et il ne les peut comprendre, parce que c'est par une lumière spirituelle qu'on en doit juger » (1 *Cor*., 2, 14).

[92] *Cantique des cantiques traduit en français avec une explication tirée des saints pères et des auteurs ecclésiastiques* [1693], Paris, Guillaume Desprez, 1709, préface non paginée, f° ciiij.

> Ce que le prophète ajoute; Que le Seigneur *leur parlait au milieu de la colonne de nuée*, regardait principalement Moïse et Aaron, à qui l'on sait qu'il parlait ordinairement du milieu de cette nuée qui paraissait sur le tabernacle [...]. Saint Augustin nous donne lieu d'entendre encore par cette nuée dans laquelle Dieu leur parlait, l'obscurité et les figures qui enveloppaient ce qu'il leur disait. Car il croit que *celui qu'ils invoquent* était Jésus-Christ, qui nous assure lui-même, que c'est de lui que Moïse a parlé dans ses écrits; *de me enim ille scripsit*; et qu'ainsi David exhortait les peuples à adorer ce divin Sauveur dans le mystère de son Incarnation, de même que ces anciens justes l'avaient adoré et invoqué, selon que Dieu le leur avait découvert comme dans l'obscurité de la nuée. Car nul homme depuis le commencement du monde n'a été sauvé que par la foi en l'avènement du Fils de Dieu, qui était encore, pour le dire ainsi, comme enveloppé de la nuée, ne paraissant point aux yeux des hommes, mais qui dès lors opérait par le mérite de sa future incarnation le salut de tous les justes.[93]

Le nuage, en tant qu'il sert à qualifier le brouillard des prophéties et des figures, devient à Port-Royal, mais plus généralement dans la poésie religieuse baroque, la métaphore des métaphores, et désigne Dieu lui-même non seulement comme « suprême diseur de métaphores », selon l'expression de Jean Rousset, mais comme métaphore lui-même. « Mon Dieu, mon Dieu, tu es un Dieu figuratif et métaphorique », s'exclamait stupéfait, et avec son sens particulier de la provocation, le poète élisabéthain John Donne[94]. Dieu consent à se faire poète, donc à déguiser la Vérité abrupte, pour mieux nous la faire saisir : la poésie divine à l'œuvre dans les livres sapientaux de la Bible possède une fonction gnoséologique. Pascal Quignard parlait en ce sens, lors de l'ouverture du colloque, de la « puissance cognitive de la métaphore, qui permet d'accéder à l'étranger ». On ne sera pas surpris de découvrir qu'un fil rouge relie l'auteur de *Tous les matins du monde* et l'esprit de Port-Royal. Tel est en effet, pour les Messieurs, à la fois, l'étendue de notre misère et la grandeur du Créateur : notre accès à l'Être passe désormais par le recours aux « nuages ». La nuée, en tant qu'elle est informe, insaisissable, livrée à la mouvance indéfinie du devenir, devient le lieu propre de l'éternité et de la stabilité divine.

On voit à quel point était erronée la vision d'un Port-Royal tragique développée par Lucien Goldmann dans son livre devenu classique intitulé *Le Dieu caché*[95], considère cette théologie comme un raffinement de cruauté. D'après lui, Dieu se retire dans un ciel inaccessible, infiniment loin des hommes, d'où il se contente de leur faire savoir qu'il existe mais coupe toutes les routes qui pourraient mener jusqu'à lui. Or, lorsqu'on lit les textes des Solitaires, on constate au contraire que Dieu ne « tempère » son éclat que par amour pour ses enfants, tout en se laissant entrevoir derrière voiles et nuages[96].

Sur un vers de Racine

Il resterait, pour terminer, à s'interroger sur la portée herméneutique de ces notions à l'articulation du rhétorique et du théologique : la doctrine de l'accommodatio permet-elle de mieux comprendre les œuvres littéraires ? Je voudrais m'arrêter, pour le vérifier, sur un vers de Racine. La nouvelle critique a mis en évidence, voici quelques décennies, le traitement complexe de la lumière et des ténèbres chez Racine, qui rejette une nitescence trop crue au profit d'une euphémisation de l'obscurité. Georges Poulet, démystifiant la prétendue transparence classique dans un article intitulé « Racine, poète des clartés sombres »[97], met magistralement en évidence « cet état d'âme » du héros racinien, qui « se percevant plongé, peut-être pour toujours, dans les demi-ténèbres où le condamne son trouble, […] implore la

---

[93] *Les Psaumes traduits en français*, *op. cit.*, p. 537.
[94] « My God, my God, Thou art [...] a figurative, a metaphoricall God », *in* John Donne, *Devotions upon Emergent Occasions*, éd. Anthony Raspa, Montréal et Londres, 1975, « Expostulation 19 », p. 99.
[95] Lucien Goldmann, *Le Dieu caché*, *op. cit.*
[96] « Hymne pour les laudes de la fête de la Vierge », *in Heures de Port-Royal*, p. 511.
[97] Georges Poulet, « Racine, poète des clartés sombres », *in De Ronsard à Breton. Recueil d'essais. Hommage à Marcel Raymond*, Paris, Corti, 1967, p. 58-71.

lumière absente » ; mais en même temps, continue le critique, il frémit de se trouver exposé à la cruelle « épiphanie ». L'auteur de *La Pensée indéterminée* note cette attitude récurrente chez les personnages raciniens, mais sans lui assigner d'origine claire. De même, Roland Barthes, tout en ignorant superbement les fondements théologiques possibles de ce rapport ambigu des héros raciniens à la lumière, en note néanmoins, avec la vive intelligence des textes qui le caractérisait, l'équivocité:

> [Le] Soleil [est] meurtrier parce qu'il est éclat, événement […]. Né le plus souvent avec la tragédie même (qui est une journée), le Soleil devient meurtrier en même temps qu'elle: incendie, éblouissement, blessure oculaire, c'est l'éclat.[98]

Cette dialectique de l'ombre et de la lumière, telle que la repèrent ces lecteurs avisés du théâtre de Racine, évoque les leçons des Solitaires sur l'ambivalence du Dieu solaire. Racine ne pouvait les ignorer, malgré la rébellion qui l'opposa à ses anciens maîtres pendant les années où il fut dramaturge. On compte chez lui neuf occurrences des vocables nuées et nuages, mais nous nous bornerons ici à une seule, dont l'interprétation est déterminante pour saisir le sens du dénouement de la dernière tragédie profane de Racine. Après avoir absorbé « un poison que Médée apporta dans Athènes », la vue de Phèdre se brouille :

> Déjà je ne vois plus qu'au travers un nuage
> Et le Ciel et l'époux que ma présence outrage […] [99]

La protagoniste, accablée jusque-là par l'insoutenable lumière d'un Soleil acharné à sa perte, scrutée par l'œil accusateur de Minos, cernée par les divinités au point que le Ciel et la terre lui paraissent également invivables, déchirée enfin par la tranchante lumière de la Grèce, périt dans le brouillard froid et les nuées translucides. Le violent éclat du Ciel est maintenant comme tamisé par la nuée funèbre. Est-il invraisemblable de supposer, en vertu de l'*accommodatio* chère aux augustiniens, que, dans le clair-obscur diaphane de ce nuage empoisonné, la fille de Minos accède enfin à une vision plus juste, plus adéquate, et par-là plus apaisée, de la transcendance ? A l'orgueilleux Hyppolite qui, pourtant coupable lui aussi, se flattait de l'éclat de son innocence, (« Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur »), Phèdre, tout en se sachant coupable, connaît au moment de mourir une forme de sérénité. Qu'entrevoit-elle enfin dans le brouillard final ? Accède-t-elle au seuil d'une Révélation qui ne passe que par le voile, voire à une forme de Rédemption, autant qu'une païenne, qui plus est « profane, incestueuse » et suicidaire, peut la connaître ? L'héroïne, pour le résumer d'un mot, est-elle susceptible d'être sauvée, touchée enfin par un remords sincère qui la réconcilie avec le ciel et règle son rapport avec les dieux ? Il est mal aisé de répondre avec certitude : le dénouement reste, et restera, nimbé de mystère, mais on ne saurait exclure que ce demi-jour indécis où le poison réduit l'héroïne puisse être mis en perspective avec la doctrine de l'*accommodatio* si chère à ceux qui ont naguère tout appris au jeune écrivain rebelle. L'hypothèse est risquée, et nous hésiterions à la pousser trop loin. Il n'en reste pas moins qu'elle justifierait le sentiment d'apaisement – de *catharsis* – qui émane de ces derniers vers. Jusque-là hantée par l'obsession d'une pureté qu'elle croyait, à tort sans doute, trouver chez Hippolyte, aveuglée par une relation mortifère à la lumière dont elle redoutait l'éclat en même temps qu'elle y aspirait, Phèdre accède enfin, une fois qu'elle a renoncé aussi bien à la vie qu'à la vanité de son désir, à un soulagement inséparable d'une modification du regard, ou plutôt de la taie que les effets du venin imposent enfin à ses yeux à demi-obscurcis. Au seuil de la mort, les nuées tempèrent les passions et donnent à Phèdre la paix : Dieu serait-il, pour parler comme Sacy que Racine admirait, « présent dans ce nuage » ?

Conclusion

---

[98] Roland Barthes, *Sur Racine* [1960], Paris, Le Seuil, 1979, p. 25.
[99] Jean Racine, *Phèdre*, V, 7, v. 1641-1642.

A la suite des travaux de Jean Rousset aussi bien que de Michel Foucault, on suppose souvent aux Solitaires une hostilité de principe aux figures et à la rhétorique. Celle-ci, en fait, occupe dans leur théologie une place pivot : condamnées par la *Logique* au nom de la transitivité du signe, les figures jouent un rôle éminent dans la transmission des vérités divines. La spiritualité port-royaliste, y compris dans ce qu'elle peut avoir de plus spéculatif, passe en effet par le recours à des images et à des figures, dont la nuée apparaît comme la clef, figure des figures, grâce à laquelle le mal, la chair, le péché, et la rhétorique, se trouvent inclus dans la fresque grandiose de la Chute et de la Rédemption. Sans le voile des nuages – des /nuages/, comme eût écrit Hubert Damish – qui désigne aussi bien les tropes que les prophéties, aussi bien la corruption des sens que le mystère de l'Incarnation, toute communication à l'Etre serait rompue. La nuée-écran se mue en prisme, et sert à cristalliser une théologie de l'image qui plonge ses racines aux origines mêmes du Moyen-Âge chrétien, dans l'œuvre augustinienne. Le nuage, métaphore des métaphores, labile et réversible, n'est pas seulement l'écran qui nous masque la vérité, il est aussi le chemin tâtonnant qui nous permet d'approcher le divin.

L'histoire au long cours de la métaphore du nuage, envisagée dans un contexte religieux de l'Antiquité à l'âge classique, permet ainsi d'élargir aux époques précédant le XIXe siècle les belles analyses offertes par Anouchka Vasak. Celle-ci est fondée à faire du nuage un « voile nécessaire[100] », « l'image de l'image[101] » et un « instrument au service de la vérité[102] », mais il est moins sûr que ce rapport aux nuées soit spécifique de l'entrée dans la modernité. Le nuage, par essence si mobile, n'a finalement pas franchi beaucoup de chemin en traversant les âges, en particulier si on considère l'expression littéraire du sentiment religieux.

Tony Gheeraert
Cérédi – université de Rouen

[100] Anouchka Vasak, *Météorologies*, *op. cit.*, p. 378.
[101] *Ibid.*, p. 379
[102] *Ibid.*, p. 387.